Moreau, Charles François
Jean Baptiste
Une visite à Saint-Cyr

PQ
2367
M4
V48

UNE VISITE

A

SAINT-CYR,

TABLEAU HISTORIQUE

En un acte, en prose, mêlé de vaudevilles,

PAR MM. MOREAU ET LAFORTELLE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 15 décembre 1810.

Prix 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme DE MAINTENON.	Mme HERVEY.
PIERRE-LE-GRAND.	M. VERTPRÉ.
FŒDOR, son favori.	M. FICHET.
ERNEST, officier au service de Russie.	M. LENOBLE.
FRÉDERIC, son fils.	M. ISAMBERT.
CÉCILE, fille d'Ernest.	Mlle MINETTE.
HÉLOISE, orpheline.	Mlle DESMARES.
LAVIGNE, jardinier.	M. HIPPOLYTE.
GERTRUDE, vieille femme-de-chambre de Mme de Maintenon.	Mme DUCHAUME.
PENSIONNAIRES.	

La scène est à Saint-Cyr, en 1713.

PQ
2367
M4 V48

LIBRARY
DEC 28 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

UNE VISITE

A

SAINT-CYR,

TABLEAU HISTORIQUE.

Le théâtre représente la salle de communauté.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, LAVIGNE.

LAVIGNE, *mystérieusement.*

Entrons ici, monsieur l'officier ; car il n'faut pas qu'on vous voie dans l'jardin.

FRÉDÉRIC.

Mais où me conduis-tu ?

LAVIGNE.

Dans la salle qui sépare la demeure des pensionnaires de l'appartement de la respectable fondatrice de cette maison. La consigne est sévère, voyez-vous, depuis qu'elle est venue l'habiter.

FRÉDÉRIC.

Je la connais mieux que toi. Je sais ce que madame de Sévigné écrivait à l'une de ses amies : « il n'y a point de « femme, et il n'y en aura jamais comme madame de « Maintenon. »

AIR : *Muse des jeux et des accords champêtres.*

La renommée, aux échos de la France,
Avant sa gloire avait dit ses malheurs ;
Mais le destin, qui sauva son enfance,
La fit monter au faîte des grandeurs.
D'une autre gloire ici goûtant les charmes,
De l'orpheline elle se fait chérir.
A son aurore elle versa des larmes :
A son déclin elle sait les tarir.

LAVIGNE.

Çà, c'est un fait ; mais mesdames de Brinon et de Saint-Pierre croient faire leur cour à Madame, en observant un'discipline rigoureuse, et tout serait perdu si l'on vous rencontrait avec ces demoiselles.

AIR : *Dès qu'on ne dort pas de la nuit.*

Ces jeunes filles-là, monsieur,
Que troublerait votre présence,
N'ont d'autre bien que leur candeur ;
C'est un troupeau que le Seigneur
A mis sous notre surveillance.
Sachez qu'aux regards curieux
On dérobe leur modestie.
Un beau jeune homme dans ces lieux,
C'est le loup (*bis.*) dans la bergerie.

FRÉDÉRIC.

Mais ma sœur habite encore cette maison, où je ne fais que précéder mon père ; le temps presse, et j'ai compté sur toi pour donner promptement cette lettre à l'aimable Héloïse.

LAVIGNE.

Impossible.

FRÉDÉRIC.

Mais en ta qualité de jardinier, n'as-tu pas accès auprès de ces demoiselles ?

LAVIGNE.

Laissez donc, c'est un jardin à part; et ces fleurs-là ne sont pas de mon domaine.

AIR : *Le luxe de ce beau danseur.* (du Fandango.)

La dame de cette maison
Me r'ssemble.... sans comparaison :
Avec des façons différentes,
Chacun d'nous cultive ses plantes;
Animés d'un zèle pareil,
J'ons tous deux des fleurs en grand nombre ;
Mais les siennes viennent à l'ombre,
Quand les not' ne vienn' qu'au soleil.

FRÉDÉRIC.

Comment! toi qui m'a déja si bien servi.

LAVIGNE.

Récapitulons; ce serait la quatrième.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GERTRUDE.

GERTRUDE *dans le fond du théâtre.*

Le père Lavigne et notre jeune officier! écoutons.

LAVIGNE *à Frédéric.*

J'ai porté une, deux, trois lettres à Mlle Héloïse, j'en aurais porté vingt....

GERTRUDE, *à part.*

Ciel!

LAVIGNE.

Tant qu'on n'aurait pas fait mine de les avoir reçues; mais à c't' heure que nous tenons sa réponse...

FRÉDÉRIC.

Sa réponse, dis-tu? elle aurait daigné me répondre?

LAVIGNE.

Prenez, et lisez vîte.

GERTRUDE, *à part.*

Bonté divine!

FRÉDÉRIC *lit tout haut.*

« Vous ne cessez de m'écrire, monsieur, quoique mon « silence ait dû vous engager à l'imiter. Il est mal d'avoir « risqué de compromettre le jardinier, en l'obligeant à me « remettre vos lettres.....

LAVIGNE.

C'est vrai que je pouvais être compromis.

FRÉDÉRIC, *achevant.*

« Celle-ci n'a d'autre objet que de vous engager à ces- « ser votre correspondance. J'ai un tuteur, monsieur; « adressez vous à lui; c'est par lui seul que je puis vous « entendre, c'est par lui seul que je dois vous répondre.

« HÉLOÏSE. »

GERTRUDE, *avançant.*

Une lettre à un jeune homme, quelle audace!

Trio nouveau de M. Doche.

Monsieur, donnez-moi ce billet.

FRÉDÉRIC.

Est-il plus innocent billet?

LAVIGNE, *à part.*

Jarni! la vieill' nous écoutait.

GERTRUDE.

C'est un crime que ce billet.

LAVIGNE, *à part.*

Je gag' que si queuqu'indiscret

Par écrit lui parlait d'sa flamme,
All' ne déchir'rait pas l'poulet.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Mon cœur en est peu satisfait,
Il ne répond pas à ma flamme.

GERTRUDE.

Fille honnête, suivant l'usage,
Doit cacher tous ses sentimens,
Et tout au plus, quand elle est sage,
A droit d'écrire à ses parens.

FRÉDÉRIC, *à Gertrude.*

A pardonner tout vous engage,
Prenez de plus doux sentimens. (*ter.*)
Rappelez-vous votre jeune âge.

LAVIGNE, *à part.*

C'est se souvenir de long-temps.

GERTRUDE.

Donnez, donnez-moi cette lettre.

FRÉDÉRIC.

Je ne saurais vous la remettre.
Est-il plus innocent billet ?

LAVIGNE.

Jarni, la vieill' nous écoutait.

GERTRUDE, *sortant.*

Allons révéler ce forfait.

SCENE III.

LAVIGNE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Suivons-la. Je crains pour Héloïse.

LAVIGNE.

Oh! n'vous boutez pas en peine. Suffit que j'sois de quel-

que chose là-d'dans pour qu'ell' ne dise mot, malgré son envie d' jaser ; c'est une vieille femme-de-chambre de madame, qui vient souvent cueillir les plus beaux fruits d' mon jardin.

FRÉDÉRIC.

Mais cette réponse me charme et me désespère en même temps. Il faudra que j'épie l'occasion de voir Héloïse, de lui parler. Ne doit-on pas donner bientôt ici une représentation d'Athalie ?

LAVIGNE.

Je crois que cela n' tardera pas, et tout-à-l'heure une pensionnaire déclamait sous les maronniers son rôle de Mathan ; car vous savez que tous les rôles à Saint-Cyr sont remplis par des d'moiselles.

AIR : *Adieu ; je vous fuis bois, charmant.*

On a pour Abner, pour Joas ;
Deux demoiselles fort gentilles ;
On encourage Azarias
Avec du sucre et des pastilles ;
Mais rien n'est encor décidé
Pour le principal personnage :
Un mousquetaire a demandé
Notre grand-prêtre en mariage.

FRÉDÉRIC.

Je la verrai ; mais je tremble d'être obligé de quitter la France avant ce temps-là.

LAVIGNE.

V'là mad^moiselle votre sœur ; je vous laisse avec elle, et vais r'tourner mon jardin.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE.

Ah! mon frère, mon père n'est donc pas encore arrivé?

FRÉDÉRIC.

Il ne tardera pas à se rendre à Saint-Cyr.

CÉCILE.

On m'a permis de venir l'attendre ici.

FRÉDÉRIC.

Parle-moi d'Héloïse?

CÉCILE.

Bien volontiers, c'est ma meilleure amie.

FRÉDÉRIC.

Que tu es heureuse! tu peux la voir à chaque instant du jour.

CÉCILE.

Si comme moi vous aviez ce bonheur, je suis bien sûre que vous l'aimeriez aussi.

FRÉDÉRIC.

Le peu d'instans où je l'ai vue m'a suffi pour ne l'oublier jamais.

CÉCILE.

Vous auriez de l'amitié pour elle? Ah! tant mieux, mon frère! aimez-la, je vous en prie; et voyez en elle une seconde sœur.

FRÉDÉRIC.

Mais crois-tu qu'Héloïse approuve un attachement....?

CÉCILE.

Quel doute avez-vous-là, mon frère? Est-ce qu'on est jamais fâché d'être aimé ?

AIR : *Çà fait toujours plaisir.*

On nous dit qu'à la ville
On se livre à l'orgueil ;
Dans ce modeste asyle
On craint peu cet écueil.
Mais croyez, mon cher frère,
Que sans s'enorgueillir
Par-tout on aime à plaire,
Et que meme à Saint-Cyr
Çà fait (*bis.*) toujours plaisir.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Elle ne me comprend pas. (*Haut.*) Mais les lettres que je lui ai fait tenir par le jardinier....

CÉCILE.

Ah! mon frère, ne me parlez jamais de ces lettres-là.

FRÉDÉRIC.

Auraient-elles produit un mauvais effet ?

CÉCILE.

Je vous en réponds. J'ignore ce qu'elles contenaient, mais elles l'ont rendue triste et rêveuse, de vive et enjouée qu'elle était. Elle se promène seule dans nos bosquets; je la suivais l'autre jour, et j'ai bien entendu qu'elle disait tout bas : Frédéric je vous aime!....

FRÉDÉRIC.

Eh bien!

CÉCILE.

Elle m'a aperçue, et n'en a pas dit davantage.

FRÉDÉRIC.

Je suis aimé! quel bonheur! Et dès que j'aurai instruit mon père..... Justement le voilà.

SCÈNE V.

FREDERIC, CÉCILE, ERNEST.

CÉCILE.

Ah! mon père! depuis huit jours que vous êtes de retour en France, votre Cécile en a passé sept sans vous voir.

ERNEST.

Bientôt nous aurons occasion de nous voir plus souvent. Apprends, ma fille, un malheur auquel j'étais loin de m'attendre. Tu sais qu'à mon départ pour la Russie, j'obtins avec beaucoup de peine ta réception provisoire à Saint-Cyr. La condition fut que dans les trois mois suivans je satisferais à la loi la plus rigoureuse de cet établissement, en fournissant la preuve de quatre degrés de noblesse. Six mois se sont écoulés. ...

FRÉDÉRIC.

Et le résultat de vos recherches....?

ERNEST.

M'a prouvé que je n'étais pas noble. Orphelin dès mes premières années, élevé dans les camps, et portant un nom qu'avait illustré une famille très-ancienne, je crus lui appartenir, mais j'ai reconnu trop tard mon erreur.

AIR *de Lantara.*

Ah! d'un préjugé qui me blesse
Faut-il éprouver la rigueur?
Je n'ai de titres de noblesse
Que mes succès au champ d'honneur.
Ces preuves-là ne sont pas les moins sûres:
Combien de pères plus heureux
A qui je puis montrer plus de blessures
Qu'ils ne peuvent compter d'a eux!

CÉCILE.

Ah! mon Dieu, je serai donc obligée de quitter cette demeure!

ERNEST.

Oui, ma fille. Une lettre qui renferme ton éloge, m'avertit en même temps que la rigueur des réglemens et la multiplicité des demandes empêchent de te garder à Saint-Cyr; va donc tout préparer pour ton départ.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Doux objet de ma tendresse.*

Un ordre cruel, sans doute,
T'éloigne de ce séjour;
Mais ce malheur que je redoute
Doublera pour toi mon amour.

CÉCILE.

Pour mon cœur, sans inquiétude,
L'espoir embellit l'avenir. (*bis.*)
Vous plaire sera mon étude, (*bis.*)
Et vous aimer mon seul plaisir.

Ensemble.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Plus qu'à ma sœur il m'en coûte
D'abandonner ce séjour.
Ah! ce malheur que je redoute
Ravit tout espoir à l'amour.

ERNEST, *à Cécile.*

Un ordre cruel, sans doute,
T'éloigne de ce séjour;
Mais ce malheur que je redoute,
Doublera pour toi mon amour.

CECILE.

A Cécile, s'il en coûte
D'abandonner ce séjour.
Est-il malheur que je redoute
Lorsqu'il augmente votre amour.

Cécile sort.

SCENE VI.

ERNEST, FRÉDÉRIC.

ERNEST.

Je n'ai pu me résoudre à lui dire que, forcé de partir pour la Russie, il me faudra chercher quelque ami sûr entre les mains de qui je puisse la remettre.

FRÉDÉRIC.

Mais pour obtenir qu'elle reste ici, que n'implorez-vous la protection de l'illustre voyageur, le prince que vous servez et que vous venez d'accompagner en France ?

ERNEST.

Le czar ? Daignera-t-il s'intéresser à la fille d'un de ses officiers ?

FRÉDÉRIC.

Il a pour vous une estime particulière, et sa majesté n'est-elle pas la protectrice de tout ce qui tient aux arts ? Elle a honoré de sa présence tous les établissemens publics ; par-tout elle a été reçue avec enthousiame ; mais rien n'égale celui qu'elle a produit à l'hôtel des Invalides.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Dans cet asyle qu'un grand homme
Ouvrit aux guerriers valeureux,
Ce czar, que par-tout on renomme,
Porte ses regards curieux.
Il paraît, on s'empresse ;
Retrouvant sa jeunesse,
Chacun court sur ses pas
Comme aux combats.
Animé d'une même ivresse,
C'est à qui sera des premiers.
Tous ces vieux guerriers,

Couverts de lauriers,
Répètent en chœur :
Voilà ce vainqueur
Que Mars couronna
Près de Pultava.
Quel jour pour nous que celui-là !

(*Parle.*)

L'un d'eux s'approche du czar et lui présente une coupe. Il la prend, et Pierre le Grand, entouré de ces vieux soldats couverts de nobles cicatrices, s'écrie : Je bois à la santé de mes camarades.

(*Fin de l'air.*)

Quel peintre (*bis.*) rendrait ce tableau-là ?

ERNEST.

Oui, sans doute, il honore les talens, mais il n'aime pas qu'on le sollicite, et je craindrais de le trouver dans un de ces accès de colère qui le rendent si redoutable. Pierre le Grand est semblable au climat qui l'a vu naître.

AIR : *Depuis quinze ans nous faisons l'exercice.*

Pendant trois mois une chaleur brûlante
Suspend du nord les éternels frimas.
Telle du czar la colère bouillante
Sort d'un long calme et s'échappe en éclats.
Mais quand au nord des moissons abondantes
Sont le produit de ce feu passager ;
Des yeux du czar les flammes jaillissantes
Sont le volcan prêt à tout ravager.

FRÉDÉRIC.

Et cependant un billet, un mot d'un si grand prince, pourrait vous tenir lieu de titres auprès de madame de Maintenon. Permettez-moi d'aller me jeter à ses pieds.

ERNEST.

J'y consens. Tu le trouveras à Versailles ; moi, je vais demander un asyle pour ma fille, à un ami dont le château est situé près de Saint-Cyr.

FRÉDÉRIC *à part, en sortant.*

Si je puis assurer le sort de ma sœur, mon père ne pourra me refuser la main d'Héloïse, et je serai le plus heureux de tous les hommes.

ERNEST.

Les pensionnaires viennent de ce côté, évitons leur rencontre.

(Frédéric et Ernest sortent.)

SCÈNE VII.

Madame DE MAINTENON, GERTRUDE, HELOISE, CECILE, PENSIONNAIRES.

CHŒUR DES PENSIONNAIRES.

AIR : *Dans ce paisible asyle.*

Dans ce paisible asyle,
Nous jouissons d'un sort tranquille.
Oui, le bonheur et la douce paix
Qu'on cherche à la ville
Régnent à jamais
Dans nos cœurs satisfaits;
Nous comptons nos jours par vos bienfaits.

Madame DE MAINTENON.

La Providence ne vous abandonnera pas, j'étais née aussi pauvre et plus malheureuse que vous.

GERTRUDE.

Je suis chargée, en l'absence de madame de Saint-Pierre, de présenter à madame les jeunes pensionnaires qui, au dernier concours, ont mérité des distinctions.

Madame DE MAINTENON.

Nommez-les; je veux ajouter à celles qu'elles ont reçues.

GERTRUDE *lisant.*

Prix d'histoire, de géographie et de style épistolaire : Mademoiselle Héloïse (*bas à madame de Maintenon*). Je ferai observer à madame que c'est elle qui a écrit à ce jeune homme; je vais la faire retirer.

Madame DE MAINTENON.

Non. Occupons-nous en public de ses succès, nous jugerons en secret ses fautes.

GERTRUDE *à part.*

Je l'ai toujours pensé, madame est trop bonne.

Madame DE MAINTENON *à Héloïse.*

Mademoiselle, la décoration du mérite vous est due, et je me fais un plaisir de vous l'attacher moi-même.

(*Elle attache un ruban noir sur le cœur d'Héloïse.*)

CHŒUR.

AIR : *Ah! quel bonheur.* (des Sabotiers.)

Ah ! quel honneur
D'obtenir la couronne !
La main qui la donne
Ajoute à sa valeur.

HÉLOÏSE.

De la plus sage,
C'est le partage ;
De cet hommage,
Suis-je digne en effet ?

(*A part.*)

Mon cœur soupire
Quand on m'admire ;
Lui seul, hélas ! me condamne en secret.

CHŒUR.

Ah ! quel honneur, etc.

GERTRUDE.

On n'a pas cru devoir assigner le prix de peinture. Celle

qui l'a mérité est la jeune pensionnaire que madame n'avait admise que provisoirement, et qui demain aura quitté cette maison.

Madame DE MAINTENON.

Et pourquoi le lui refuser aujourd'hui ?

GERTRUDE.

On a craint d'augmenter ses regrets.

Madame DE MAINTENON.

Et l'on augmente ses privations : cela n'est pas juste. Transigeons quelquefois sur les peines ; ne supprimons jamais de récompenses. Faites venir cette demoiselle.

GERTRUDE.

Approchez, mademoiselle Cécile.

CÉCILE *à madame de Maintenon.*

Madame me fait l'honneur de m'appeler ?

Madame DE MAINTENON.

Pour réparer une omission ; pour y suppléer par le présent que je vous fais de cet exemplaire d'Athalie.

CÉCILE.

Je n'avais pas besoin de ce souvenir, madame, pour n'oublier jamais les bontés que vous avez eues pour moi.

AIR *du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Près de quitter cette maison,
En Joas banni dès l'enfance,
Ce livre m'offre une leçon
Qui vient adoucir ma souffrance.
Quel que soit, dit-il, ton malheur,
Dans un Dieu qui veut qu'on espère,
L'innocence trouve un vengeur,
Et l'orphelin possède un père.

Madame DE MAINTENON.

Cécile, votre malheur m'afflige autant que vous.

GERTRUDE.

Madame veut-elle bien proposer à ces demoiselles un sujet pour le prochain concours ?

Madame DE MAINTENON.

Il en est un qui me paraît devoir mériter leur attention : le czar de toutes les Russies voyage en ce moment en France, et je desirerais que tout ce qui a rapport à cet homme célèbre devînt l'objet de leurs études ; vous en préviendrez madame de Saint-Pierre.

GERTRUDE.

Je crois qu'on a pressenti les intentions de madame à cet égard, et l'on doit soumettre à son examen certain tableau.....

Madame DE MAINTENON.

Cela suffit. Mes enfans, allez reprendre vos travaux ; vous, Héloïse, demeurez.

LES DEMOISELLES, *en sortant.*

Dans ce paisible asyle,
Nous jouissons d'un sort tranquille.
Oui, le bonheur et la douce paix, etc.

SCÈNE VIII.

Madame DE MAINTENON, HÉLOISE.

Madame DE MAINTENON.

J'ai desiré d'être seule avec vous, ma chère Héloïse ; et pourtant je redoute l'entretien que nous aurons ensemble.

HÉLOISE.

Ah ! madame, c'est un bonheur dont je me félicitais.

AIR *du Pot de fleurs.*

Celui dont vous charmiez la vie,
Qu'entouraient mille adorateurs,

Pour chercher votre compagnie
Se dérobait à ses grandeurs.
Sur ses desirs le mien se fonde,
J'imite ce roi chaque jour :
Il vous préférait à sa cour,
Et moi je vous préfère au monde.

Madame DE MAINTENON.

Je tremble d'avoir quelques reproches à vous faire. (*Mouvement d'Héloïse.*) Ce mot doit vous surprendre, vous qui n'avez jamais eu que des récompenses, et qui les méritez à tant de titres.

HÉLOISE.

Vous avez daigné remarquer mes efforts.

Madame DE MAINTENON.

Dites vos succès. Les rapports de ces dames vous ont toujours été favorables; mais depuis le jour où vous représentâtes si bien Esther devant toute la cour, une mélancolie qui ne vous était pas habituelle s'est emparée de votre esprit; vous fuyez vos compagnes; leur entretien, leurs jeux n'ont plus d'attraits pour vous. On vous accuse de fierté, mais je vous connais, Héloïse.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Vous n'êtes pas enorgueillie
Des honneurs dus à vos progrès,
Vous savez que la modestie
Nous fait pardonner nos succès.
Pour le talent l'amour-propre est à craindre
Autant qu'il est à souhaiter;
Si la couronne a droit de nous tenter,
D'un noble orgueil animés pour l'atteindre,
Soyons humbles pour la porter.

HÉLOISE.

Vos exemples et vos leçons me l'ont appris dès longtemps.

Madame DE MAINTENON.

Si la vanité vous est étrangère, à quoi faut-il donc attribuer le changement qu'on remarque en vous?

AIR : *Que d'etablissemens nouveaux.*

De Racine les vers touchans,
Égarant votre ame attendrie,
Auraient-ils entrainé vos sens
Vers la tendre mélancolie?
Ou l'humble Esther a-t-elle enfin,
Par un effet que je condamne,
En célébrant l'amour divin,....
Allumé quelque amour profane.

HÉLOISE, *à part.*

Qu'il m'en coûte de feindre! (*Haut.*) Ah! madame, n'imputez mes chagrins qu'au souvenir toujours présent des peines cruelles qui ont accablé mon enfance.

Madame DE MAINTENON.

(*A part.*) Le détour est adroit. (*Haut.*) Vous êtes orpheline, je le sais; mais ce malheur éprouvé dans vos premiers ans ne doit pas vous devenir chaque jour plus sensible.

HÉLOISE.

Ce n'est pas à l'aurore de la vie que de telles privations se font le plus sentir.

AIR : *Voyez dans les champs d'alentour.* (Du Secret de Madame.)

De notre première saison
L'indifférence est le partage;
La douleur attend la raison,
Le chagrin mûrit avec l'âge.
Je dois ces regrets plus pressans
A votre bonté qui m'éclaire,
Et j'appris par vos soins touchans
Combien il faut chérir sa mère.

Madame DE MAINTENON.

Vous êtes ingénieuse, Héloïse; mais je sais lire dans les cœurs; et pour m'expliquer clairement, un jeune officier, Frédéric, a souvent paru dans cette maison. Il rendait de fréquentes visites à sa sœur; vous en étiez témoin. A l'une de nos représentations, les éloges qu'il ne cessait de vous prodiguer furent entendus de tout le monde. Jusqu'ici ce n'est pas vous qu'il faut blâmer. Mais si ce jeune homme vous avait écrit, si vous aviez accueilli ses lettres, si vous lui aviez répondu secrètement, que croiriez-vous, Héloïse, que l'on doive penser de vous?

HÉLOISE.

Que je suis coupable; oui je le suis, puisque je vous ai caché ce que je voulais me cacher à moi-même.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Quand vou reprochez à mon ame
Un feu qu'elle avait condamné,
Reprenez, reprenez, madame,
Le prix que vous m'avez donné.
Indigne de la récompense,
Vous la rendre devient ma loi,

(*Se jetant aux pieds de madame de Maintenon.*)

Le repentir....

Madame DE MAINTENON.

Auprès de moi
Tient toujours lieu de l'innocence.

(*Avec douceur.*) Levez-vous.

SCÈNE IX

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Mesdames de Brinon et de S.-Pierre viennent de se rendre dans l'appartement de madame.

Madame DE MAINTENON.

Venez, Héloïse. Vous avez besoin de conseils, et j'espère que les miens ne vous seront pas inutiles.

(Elle sort avec Héloïse. Gertrude la suit; Lavigne paraît et la retient.)

SCENE X.

GERTRUDE, LAVIGNE.

LAVIGNE.

Dites-donc, mademoiselle Gertrude.

GERTRUDE.

Qu'avez-vous à m'apprendre?

LAVIGNE.

Un accident qu'il nous a été impossible d'empêcher. J'avions laissé la petite porte du parc entr'ouverte du côté de la forêt, deux étrangers y sont entrés malgré moi.

GERTRUDE.

Se sont-ils fait connaître?

LAVIGNE.

Oui et non, mademoiselle. Ils ont une drôle de manière de s'annoncer; attendez que je trouve une comparaison. Ah! je me rappelle que l'aut' jour, quand madame de S.-Pierre expliquait la myrthologie à ces demoiselles, elle leur dit que Jupiter et Mercure étaient descendus de là-haut pour visiter une chaumière. Eh bien, mademoiselle,

AIR *du Ballet des Pierrots.*

L'un d'eux, à son allure fière,
M'a ben la min' de Jupiter;
J'ai r'connu l'aut' à sa manière,
Car il est plus prompt que l'éclair;

Et quand l'arrêtant d'un' main sûre,
J'le r'poussais hors de la maison,
J'ai bentôt senti que Mercure
Avait des ailes au talon.

GERTRUDE.

Quels discours me faites-vous là?

LAVIGNE.

Ils ont dit qu'ils voulaient parler à madame.

GERTRUDE.

A madame!

LAVIGNE.

J'crois que c'sont des gens comme i'faut. Il y a pourtant du doute; car, lorsqu'en passant près du grand bassin, ils ont aperçu mon bachot qu'était attaché à un arbre.....

AIR *de Mariane.*

L'un d'eux en blâmant sa structure
S'offrait pour la rectifier;
Il en parlait, je vous assure,
Comm' le plus habile ouvrier.
Moi quand j'vois çà,
J'lui dis Oui dà,
Vous v'nez ici pour charpenter, peut-être,
Mais se r'tournant,
En me r'gardant,
Il m'interdit par son air imposant;
Enfin j'ignor' qui çà peut être.
A c'que j'ai vu, s'il faut se fier,
C'est un compagnon charpentier
Qui m'a l'air passé maître.

SCENE XI.

LE CZAR, LAVIGNE, GERTRUDE, FŒDOR.

LAVIGNE.

Justement les voici. Entrez, messieurs.

GERTRUDE.

N'entrez pas. Je suis la première femme-de-chambre de madame, et sans moi l'on n'arrive pas chez elle.

LE CZAR.

Allez lui dire qu'un..... académicien et son confrère réclament l'honneur de la voir et de lui parler.

GERTRUDE.

Et vous avez la bonté de croire que madame de Maintenon se dérangera pour un académicien.

LAVIGNE *à Gertrude.*

C'est peut-être un confrère de M. Scarron, et madame qui accueille si bien les étrangers ne refusera pas.....

GERTRUDE.

Impossible. Ces messieurs ont-ils une fille pensionnaire? mais sur-tout, ont-ils quatre degrés de noblesse?

LE CZAR.

J'en ai mille. Hâtez-vous..... Mais j'aurais plutôt fait de l'intéresser.

AIR *du Sorcier.*

Prenez cet or...

GERTRUDE.

Dieu! quel outrage!

LAVIGNE, *prenant la bourse.*

Qu'on m'outrage souvent comm' çà.

GERTRUDE.

On veut me séduire à mon âge!

LAVIGNE, *à part.*

Elle n'craint plus ces accidens-là.

GERTRUDE.

Ciel! après cette offre offensante,
De moi qu'est-ce qu'on pensera?

LE CZAR, *vivement.*

L'on verra,
L'on croira,
L'on dira,
Que vous êtes extravagante
Autant qu'une folle à lier.

LAVIGNE, *à part.*

C'est un sorcier,
Un grand sorcier.

(*Lavigne et Gertrude sortent*).

SCÈNE XII.

LE CZAR, FŒDOR.

FŒDOR.

Ah! sire, ne vous emportez pas.

LE CZAR.

Tu as raison, je ne devrais pas m'emporter dans une maison où règnent la douceur et la paix; mais que veux-tu?

AIR *du vaudeville des Petits Savoyards.*

De calmer cette humeur altière,
En vain j'ai formé le projet.
Malgré lui ton maître est sujet
Aux plus grands accès de colère.
Je te l'ai souvent dit tout bas,
Telle est du sort la loi suprême,
Ce czar qui sut réformer ses états,
N'a pu se réformer lui-même.

FŒDOR.

S'il n'avait pas pris fantaisie à votre majesté de garder ici l'incognito, elle aurait été reçue dans cette maison comme elle l'a été par-tout en France.

LE CZAR.

Sans doute les Français ont dû me trouver extraordinaire. Je t'avoue que je n'ai pas moins été surpris de leurs mœurs et de leurs manières.

AIR : *Nous déjeûnions tranquillement.*

Presque impossible à définir,
Ce grand peuple est frivole et sage;
Il cherche par-tout le plaisir,
Et ce qui devrait l'affaiblir
Augmente encore son courage.
Jeux et combats sont réunis;
En paix comme en guerre il m'étonne,
Et présente à mes yeux surpris
Sybaris et Lacédémone.

FŒDOR.

Le régent s'est empressé de vous présenter tout ce qui pouvait satisfaire votre curiosité ou exciter votre admiration.

LE CZAR.

Mais parmi ce que la France offre de remarquable, la femme célèbre qui préside à Saint-Cyr, n'est pas l'objet le moins intéressant à mes yeux.

FŒDOR.

Madame de Maintenon a tant de rapports avec la czarine! Mais, en vérité, n'est-il pas plaisant de voir votre majesté se donner ici pour un membre de l'académie?

LE CZAR.

Ne le suis-je pas en effet? Cette société m'a reçue dans son sein. C'est un honneur.....

FŒDOR.

Que vous lui avez fait.....

LE CZAR.

Que m'ont valu les corrections que j'ai faites aux

cartes de géographie que l'académie des sciences m'a présentées.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Un jour avec toi, cher Fœdor,
Je veux correspondre avec elle;
Je puis sur la carte du nord
Lui transmettre un détail fidèle.
Est-on des sites différens
Mieux instruit que nous ne le sommes;
Nous en avons levé les plans (*bis.*)
A la tete de cent mille hommes?

FŒDOR.

Et ce n'était pas incognito comme ici.

LE CZAR.

Devine quel motif m'y fait rester inconnu.

FŒDOR.

Je le soupçonne. On a dit à votre majesté que dans les instructions que l'on donne à Saint-Cyr, les rois y sont jugés sans flatterie, et qu'on y parle d'eux comme en parlera la postérité; vous voulez, en ne vous faisant pas connaître, savoir ce qu'on dira de vous dans un siècle.

LE CZAR.

J'ai toujours eu, je l'avoue, la curiosité de pressentir le jugement des races futures. Je l'ai redouté plus d'une fois; et c'est même à cette crainte salutaire qu'un boyar qui m'avait offensé dut la vie; nous traversions la Neva.

AIR : *Votre pavillon m'enchante.*

Dans le transport qui me guide,
Je le plonge au sein des flots;
Relevant sa tête humide,
Il m'ose adresser ces mots:
« Ma mort te vengera,
« Mais le coupable homicide
« Que ton bras commet-là,
« Ton histoire le dira. »

A ces mots, je lui fais grace ;
Et retrouvant ma pitié,
Je le soulève, l'embrasse,
Et lui rend mon amitié.
Depuis ce moment-là,
Le czar, ami, quoiqu'il fasse,
A toujours gravé là,
« Ton histoire le dira. »

FŒDOR.

Voilà bien Pierre-le-Grand adorant la postérité, et faisant tout pour elle ; visitant les arsenaux, les manufactures, l'Europe entière ; recueillant de tous côtés les productions des arts, et formant un faisceau de tous ces trésors réunis, qu'il vient déposer ensuite au sein de sa patrie.

AIR : *Il prit l'habit d'un charpentier.*

Tour-à-tour, artisan, soldat,
A la gloire il reste fidele ;
Et, grace à lui, le vaisseau de l'état
A pris une forme nouvelle.
Dans la manœuvre il n'est pas moins instruit,
Et le dirige après l'avoir construit.

LE CZAR.

Rien ne peut ici me faire reconnaître ; j'ai recommandé le silence au fils du brave Ernest, que nous avons rencentré..... Mais une dame vient à nous.

FŒDOR.

C'est sans doute madame de Maintenon.

SCÈNE XIII.

Madame DE MAINTENON, LE CZAR, FŒDOR, GERTRUDE.

Madame DE MAINTENON.

Pardon de m'être fait attendre. Ces messieurs appartiennent à l'académie des sciences?

LE CZAR.

Oui, madame; et ce qui nous amène en ces lieux est le desir de connaître une institution qui ne fait pas moins d'honneur au gouvernement français qu'à son illustre fondatrice.

Madame DE MAINTENON.

Honorez moins une femme qui n'a jamais ambitionné que sa propre estime.

LE CZAR.

Confidente intime d'un grand monarque.....

Madame DE MAINTENON.

AIR : *Du Vaudeville des Valets de campagne.*

Quand ce roi d'un si grand renom
Pour moi signala sa tendresse,
Par un injurieux soupçon
La cour accusa ma faiblesse.
Mais sur l'effet d'un feu si beau,
Quoi que l'avenir puisse croire,
J'emporterai dans le tombeau
Le secret de ma gloire.

FŒDOR.

Qui plus que vous a des droits à la reconnaissance publique? Sans vous la France n'eût pas eu d'Esther, ni le théâtre d'Athalie.

Madame DE MAINTENON.

Je fus assez heureuse, il est vrai, pour rendre l'auteur de Phédre à la littérature.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

De sombres nuages chargé
Vers le milieu de sa carrière,
Quand son astre découragé
Allait retirer sa lumière,
A sa muse, que j'excitai,
J'ouvris une route nouvelle,
Et je ne la ressuscitai
Que pour mieux la rendre immortelle.

LE CZAR.

On assure que cet établissement vous a coûté bien des sacrifices.

Madame DE MAINTENON.

Qui n'étaient rien encore.

AIR *du Vaudeville de Chaulieu.*

Jouissant d'un crédit extrême,
Au roi, prêt à tout m'accorder,
Je m'étais fait la loi suprême
De ne jamais rien demander ;
Mais de cette maison si chère
Quand je vis les besoins pressans,
J'eus le courage d'une mère :
Je demandai pour mes enfans.

FŒDOR.

Et trois cents familles trouvent ici le bonheur !

LE CZAR.

Idée sublime ! Je ne suis pas étonné que des puissances voisines t'envient à la France.

FŒDOR.

Plusieurs sont jalouses de marcher sur vos traces, madame ; et nous sommes chargés de prendre des renseignemens.....

Madame DE MAINTENON.

Je m'empresse de seconder les vues utiles que vous vous proposez ; heureuse de pouvoir contribuer au bonheur de quelques familles étrangères. (*à Gertrude.*) Présentez à ces messieurs les réglemens de l'institution royale de Saint-Cyr.

LE CZAR, *bas à Fœdor.*

Je profiterai de cette occasion pour recommander la fille du brave Ernest.

GERTRUDE *apporte le livre des réglemens.*

Mon Dieu que madame est bonne !

LE CZAR, *l'ayant parcouru.*

Ces articles me paraissent marqués au coin de la sagesse et du génie. Je n'en blâme qu'un seul, celui qui oblige à faire preuve de quatre degrés de noblesse.

Madame DE MAINTENON.

Il est la base de cet édifice.

LE CZAR.

Les blessures d'un vieux soldat parlent plus en sa faveur que tous les parchemins de la terre.

Madame DE MAINTENON.

Notre but a été de secourir les enfans de la noblesse indigente.

LE CZAR.

Si j'en étais le maître, je supprimerais cette loi. Je connais un officier français, militaire distingué, qui, forcé de quitter sa patrie, espérait trouver pour sa fille asyle et protection à Saint-Cyr; on l'en exclut parce qu'il n'est pas noble. Cela n'est point juste.

Madame DE MAINTENON.

Sans les demandes innombrables.....

LE CZAR.

Pourquoi donner des limites à la bienfaisance?

Madame DE MAINTENON, *à part.*

Quelle vivacité! quelle chaleur! Elle n'est pas commune aux académiciens.

FŒDOR, *bas au Czar.*

Sire, modérez-vous.

LE CZAR, *bas à Fœdor.*

Et toi, ne me trahis pas. Parle, et obtiens que les pensionnaires paraissent devant nous.

FŒDOR.

Que madame me permette d'être juge entre elle et mon

ami. Ce n'est pas sur les conditions qu'on exige pour être admis à Saint-Cyr, mais sur les progrès même des élèves, qu'il convient de porter un jugement.

GERTRUDE, *bas à madame de Maintenon.*

Je crois, madame, qu'il faudrait faire éloigner ces messieurs, attendu que ces demoiselles vont traverser cette salle pour se rendre au jardin.

Madame DE MAINTENON.

Il suffit. (*Au Czar.*) Je vais avoir l'honneur de vous les présenter.

FŒDOR *bas au Czar.*

Vous allez bientôt connaître ce qu'ici l'on pense de vous.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HÉLOISE, CÉCILE, PENSIONNAIRES.

CHŒUR.

AIR : *C'est ici le sejour des graces.*

Des loisirs l'heure nous rappelle,
Et madame pour les charmer,
Nous permet de venir près d'elle,
Nous serons rivales pour l'aimer,
Nous serons, nous serons rivales pour l'aimer.

Madame DE MAINTENON.

Puisque vous desirez, messieurs, connaître le genre d'éducation que l'on reçoit à Saint-Cyr, veuillez proposer quelques questions à ces demoiselles.

GERTRUDE, *à part.*

J'admire toujours la complaisance de madame.

LE CZAR.

Passionné pour les voyages, j'interrogerai ces demoiselles

sur la géographie. (*A Héloïse.*) En quelle partie du monde, mademoiselle, est située la Russie?

HÉLOISE.

En Europe et en Asie. Depuis que Pierre-le-Grand a rendu cet état policé, on lui accorde le nom d'empire.

LE CZAR.

Il le méritera de plus en plus par sa civilisation. Mais quelle idée, mademoiselle, vous a-t-on donnée du czar?

HÉLOISE.

La Russie lui doit tout. Quel dommage que l'on ait a remarquer des taches dans le caractère d'un si grand homme, et ce défaut, si funeste dans un législateur et dans un roi, d'être sujet à la colère!

LE CZAR.

Qu'entends-je?

FŒDOR.

Mon prince!

LE CZAR, *vivement.*

Où sont les preuves du défaut qu'on lui reproche?

HÉLOISE.

Dans une contestation qu'il eut avec la czarine, son épouse.

AIR : *De votre bonté génereuse.*

La czarine implorait la grace
D'un chef connu par des exploits;
Soudain le czar brise une glace,
Dont pour lui Venise a fait choix.
Pour ton rang, épouse rebelle,
Crains, dit-il, un même avenir
Si ta gloire a brillé comme elle,
Comme elle on la verra finir.

Catherine lui répondit avec douceur : Vous avez brisé ce qui faisait l'ornement de votre palais, trouvez-vous qu'il en soit devenu plus beau?

LE CZAR, *entrant en fureur.*

Ciel! comment ce trait leur est-il parvenu? Ainsi donc celui qui a consumé vingt ans de sa vie dans des travaux utiles et des périls glorieux, trouve des détracteurs! La médisance habite cette maison de paix!

Madame DE MAINTENON.

Quel emportement!

LE CZAR *de même.*

Et une femme célèbre par son esprit n'aura réuni dans cette enceinte des pensionnaires venues de vingt contrées différentes, que pour faire publier que le czar est sujet à des accès de colère!

Madame DE MAINTENON, *à part.*

Non, ce ne peut pas être un académicien, et mes doutes sont éclaircis.

(*Elle parle bas à Gertrude, qui sort; peu après, on apporte un tableau, que l'on place sur un chevalet.*)

FŒDOR, *bas au Czar.*

Sire....

LE CZAR *de même.*

Digne fruit d'une éducation proposée pour modèle!

Madame DE MAINTENON.

Leurs discours ont pu vous faire présumer, monsieur, qu'elles ne rendaient pas au czar la justice qui lui est due. Vous les jugerez plus favorablement quand vous saurez que depuis le séjour de ce prince à Paris tout ce qui a quelque rapport à lui est devenu l'objet de leurs études. Vous qui le défendez si vivement, daignez jeter les yeux sur ce tableau; il est l'ouvrage de ces demoiselles.

LE CZAR.

Que vois-je?

FŒDOR.

C'est Pierre-le-Grand, visitant le mausolée du cardinal de Richelieu.

Madame DE MAINTENON.

Et, prononçant ces paroles mémorables : « O grand « homme ; je t'aurais donné la moitié de mes états pour « que tu m'eusses appris à gouverner l'autre. »

LE CZAR.

Oui, je l'ai dit, et le répète encore. Etre roi, ce n'est rien, savoir régner, c'est tout.

TOUS.

C'est le czar !

Madame DE MAINTENON.

AIR *de la Sentinelle.*

Oui, c'est le czar, oui c'est ce roi fameux,
Qui, maîtrisant la fortune jalouse,
Sut le premier, à ses sujets nombreux,
Donner des lois, et vainquit Charles douze.
A son pays, qu'un long repos
Avait plongé dans l'ignorance,
Le ciel réservait ce héros
Pour l'éclairer par ses travaux,
Et l'illustrer par sa vaillance.

Les trois derniers vers se répètent en chœur.

LE CZAR.

J'aime à me voir en ce tableau.
Leurs doux accens et leur pinceau
Ont recouvré ma bienveillance.

SCÈNE XV et dernière.

LES MÊMES, ERNEST, FRÉDÉRIC, LAVIGNE.

LAVIGNE.

Laissez-moi donc passer; faut que j'parle à madame. Ce n'est pas un académicien; je sais tout; les gens de sa suite me l'ont dit.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Messieurs d'l'Académie,
On vous en donnera,
Dans votre confrairie,
Des gens comme ceux-là.
Cet homme de génie,
Je dois le publier,
C'est le czar de Russie,
Ci-devant charpentier.

Je ne m'étonne plus de ce qu'il disait de ma nacelle. Pardon, monsieur le czar.

ERNEST *au Czar.*

Ah! sire, sans doute, la Providence vous a conduit dans cette maison pour le bonheur de ma fille.

LE CZAR *à Ernest.*

Frédéric m'a tout dit. (*A madame de Maintenon.*) Madame, veuillez oublier mes torts, et continuer d'enseigner la vérité à vos jeunes protégées.

AIR : *Epoux imprudent, etc.*

Clio, ton burin salutaire,
Qui trace la leçon des rois,
Chez nos neveux est tributaire
Des fautes comme des exploits.

Tu dois conserver la mémoire
De nos faits et de nos travaux :
Mais en retrancher nos défauts,
Ah! c'est déshériter l'histoire.

Madame DE MAINTENON.

Prince, si quelque chose de vous eût pu m'offenser, je me serais rappelé cette maxime : Il faut bien passer quelque chose aux rois.

LE CZAR.

L'académicien, madame, n'a qu'à se louer de votre complaisance. Le czar obtiendra-t-il que la fille de ce brave officier qui sert sous mes drapeaux, reste parmi les élèves de Saint-Cyr?

Madame DE MAINTENON.

L'honneur de votre protection l'ennoblit à mes yeux.

ERNEST.

Ah! madame, ah! mon prince, que de bontés!

LE CZAR.

Vos services méritaient cette récompense; et pour doubler votre bonheur, je veux assurer celui de votre fils. Je sais que l'amour l'a conduit ici; qu'il me désigne celle dont son cœur a fait choix, je me charge de sa dot.

FRÉDÉRIC.

Toutes sont dignes des bienfaits du czar; mais mon cœur ne connaît qu'Héloïse.

Madame DE MAINTENON.

Son tuteur m'a transmis ses droits; et pour prix de l'aveu qu'elle m'a fait, son bonheur ne dépend plus que d'elle-même.

HÉLOISE.

Il est assuré, madame, puisqu'il est votre ouvrage.

LAVIGNE, *à part.*

Il est encore plus le mien, car si je n'avais pas porté les lettres.....

Madame DE MAINTENON *au Czar.*

Prince, vous devez vous croire encore dans vos états, puisque vous êtes entouré des heureux que vous avez faits.

LE CZAR.

Croyez, madame, qu'un des plus doux souvenirs que m'aura laissés mon voyage en France, sera celui de ma visite à Saint-Cyr.

VAUDEVILLE.

FRÉDÉRIC.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Pour Saint-Cyr, ah! quelle gloire!
Dans cette auguste maison
Tous les fastes de l'histoire
Vont consacrer la mémoire
Du czar et de Maintenon.

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

FRÉDÉRIC.

Lorsque sa main tutélaire
Répand par-tout des bienfaits,
Dans ce prince qu'il révère
Chaque soldat voit un père;
Est-il un sort plus prospère,
A moins que d'être Français?

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

LE CZAR.

A la grace naturelle,
Pour joindre esprit et raison,
Pour la vieillesse immortelle,
Pour l'âge qu'elle rappelle
Je cherchais un vrai modèle,
J'ai rencontré Maintenon.

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

HÉLOÏSE.

Un grand roi dont la couronne
Pour soutien a l'équité,
Quand la gloire l'environne,
Près des lauriers qu'il moissonne,
Sur les marches de son trône
Fait asseoir la vérité.

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

GERTRUDE.

Si quelque avis charitable
M'eut dit que c'était le czar,
J'aurais pris mon air affable,
Mais pour me trouver aimable....

LAVIGNE.

Le czar, c'est incontestable,
Est venu beaucoup trop tard.

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

CÉCILE.

Ici, quelle douce image
Vient s'offrir à mon pinceau!
Auprès d'un héros, d'un sage,
Une dame qui partage
Ses respects et notre hommage,
Mon Dieu! quel joli tableau!

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

Madame DE MAINTENON, *au public.*

A Saint-Cyr le goût sévère
Dictait ses justes arrêts,
Mais jamais censeur austère
N'eût osé dans sa colère
Faire entendre un bruit de guerre
Dans l'asyle de la paix.

La gloire à Saint-Cyr préside,
Racine y charma les cœurs;
Ah! contre une arme homicide,
Que son ombre soit l'égide
Qui protège nos auteurs.

CHŒUR.

La gloire à Saint-Cyr préside, etc.

FIN.

15.8.73

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2367
M4
V48

Moreau, Charles François Jea
Baptiste
Une visite à Saint-Cyr